

# L'INCONNUE

*Nadia Ghalem*

## **Unknown Woman**

*Between Montreal, Paris and Alger, the narrator is torn apart, her emotional landscapes disparate, the images not converging – political struggle, dancing woman, childhood games in fields of poppies. Laughing, crying, shouting her revolt all at once, her feelings are as confused as her loyalties mixed. Fleeing Montreal, frustrated by a contested feminist political climate that fails to overcome women's poverty, the narrator lands in Paris and takes refuge in her favourite place, the Musée de Cluny, where the past returns to haunt her. La Kalena, legendary leader of Berber resistance to the Arab occupation of Algeria, comes in a vision to recite a litany of names of powerful women from the early middle ages, forgotten now. Interrupting this meditation on loss, another voice speaks from the past, that of Khadidja, childhood best friend, exiled now in Paris, excluded from her family by a child born out of wedlock, who hails the narrator in the street and takes her home to a party with other Algerian women. Lamenting the present struggles and divisions in Algeria, the narrator is somewhat consoled by memories of earlier struggles dividing the country during World War II and the Algerian Revolution. She remembers too the many earlier names of Algeria and the numerous peoples – Berbers, Romans, Byzantines, Arabs, Turks – who had come successively to live there. The hybridity of the Algerian peoples is matched by the inhabitants of Montreal, as the narrator describes the city to Khadidja. Against the multiplication of images of mutation and mixing the two women renew their pledge of friendship and promise in future to visit each other in their respective cities.*

L'hiver n'en finissait plus de finir et les gens de s'en plaindre.  
Pour ma part, je n'avais rarement été aussi heureuse; je  
pouvais m'en aller, mon travail fini, sans rendre compte à qui que ce soit.

Je venais de passer des jours terriblement éprouvants et stressants à négocier avec un groupe de personnes animées d'une étonnante pulsion autodestructrice et d'une rare violence entre elles.

Certaines femmes s'étaient mises à traiter les autres comme elles étaient elles-mêmes traitées par les hommes: avec autorité et condescendance.

Mes belles rêveries des années soixantes étaient en train de voler en éclat.

Je nous voyais, femmes solidaires changeant le monde, lui apportant cette douceur et cette pulsion de vie que à tort ou à raison, nous croyons posséder.

Nous avons passé de belles années à nous entr'aider à nous consoler à bâtir de solides amitiés à nous comprendre et veiller ensemble sur nos enfants et voilà que tout semblait basculer.

Des dames étrangement silencieuses pendant les années de lutte prétendaient maintenant posséder toutes les vérités en ce qui nous concerne, d'autres avaient pris appui sur nos batailles et nos peines pour bâtir pouvoir et empire d'où elles nous excluaient avec arrogance et hypocrisie.

Nous n'avions plus qu'à rentrer toutes seules pleurer dans nos cuisines ou alors faire comme tous les révolutionnaires déçus, reprendre la lutte autrement, individuellement et sûrement.

Pourtant, la société avait changé: de nombreux hommes avaient pris conscience du rôle qu'ils pouvaient jouer auprès de la famille, de l'importance de vivre et d'assumer ses émotions.

Les lois étaient moins punitives pour les femmes et les emplois étaient en apparence plus accessibles ...

Mais, recession économique oblige, on assistait à de sérieux reculs dans certains domaines, comme la montée fulgurante du nombre de familles mono-parentales dont le chef est une femme pauvre ...

La détresse et le mal de vivre des adolescents de ces familles et le record mondial du taux de suicide pour des jeunes ...

J'en étais là dans mes pensées moroses quand une voix d'outre-atlantique me dit :

– Viens au soleil, j’y suis.

Ce n’était qu’un rêve, mais les rêves sont faits pour se réaliser ...

Une semaine plus tard, je me retrouvais avec de pesantes valises faisant la queue à un comptoir de compagnie aérienne à Mirabel.

Autant le dire franchement; je n’aime pas quitter Montréal, c’est ma ville, j’en connais les habitudes et la respiration.

Je l’ai admirée du haut de la montagne quand elle s’étire sous le soleil d’hiver. J’ai vu sa neige bleuir et rosir comme des rideaux au fenêtres. Je l’ai vue, indécente, les fesses à l’air en plein été ou, la nuit, mystérieuse et dangereuse en robe de néon.

Je connais et j’aime Montréal comme si c’était un lieu personnel, privé qui n’appartiendrait qu’à moi seule.

Mais de temps à autres, j’ai besoin de quitter la ville pour mieux la voir, comme pour mieux l’aimer encore, je sais que même loin, elle habitera mon inconscient et que je comparerais rues et maisons et humains à ce qui fait mon quotidien d’ici.

Montréal c’est comme une belle fille qui ne se prendrait pas au sérieux. Elle a les avantages d’une grande ville avec ses musées, ses universités et un petit côté intime, familial avec ses quartiers bien identifiés.

On peut marcher dans Montréal en sécurité et entamer des conversations avec les commerçants, les serveuses de restaurant ... La recette est simple: commenter la température et critiquer l’hiver ou parler de la dernière émission de télévision et chercher des vedettes “critiquables”. Il suffit de lancer la conversation ...

Je n’ai pas vraiment envie de partir. Mais je dois finir des recherches rencontrer des amis, peut-être continuer vers l’Algérie. Puis, je sais que chaque voyage est une étape au bout de laquelle, je me retrouve un peu plus moi-même et trouve l’énergie d’avancer ce long travail d’écriture que je me suis imposée.

L’avion. Je suis assise à côté d’un adolescent fugueur, je l’ai vu à sa manière de regarder par-dessus son épaule. Il est jeune et tente de se

donner des airs d'assurance trop exagérés pour être vrais.

On navigue dans les nuages. Je ne verrai pas le lever de soleil que j'aime tant.

J'aime quitter Montréal la nuit, et attraper le jour au vol avant d'atterrir à Paris.

Soulagement, l'hôtesse vient avertir mon jeune voisin qu'il ne doit pas quitter l'appareil avant qu'on vienne le chercher. J'imagine l'angoisse des parents. Téléphone.

Et des grand'parents peut-être qui sont venus cueillir le fuyard à sa descente d'avion. Petit drame.

Il y a d'autres catastrophes dans le monde.

Après quelques turbulences, on est contents d'être enfin sur la terre ferme.

Il flotte une odeur d'humidié et une tiédeur qui me font reconnaître Paris malgré l'asphalte et le béton.

Autobus. Bonheur ... Ici, l'herbe est déjà verte, les forsythie commencent à faire éclater leurs lumineux papillons jaunes, les saules pleureurs ont des branches perlées de bourgeons comme autant de larmes. Les femmes et les hommes sont élégants. Vêtements de laine, de coton, textiles de qualité et coupes soignées. Mais surtout le froid est moins mordant qu'à Montréal.

Saluer les amis. Même après des années d'absence, je retrouve mes amis parisiens comme si nous nous étions quittés la veille. Nous reprenons nos anciennes conversations; l'Algérie, la guerre, et notre amitié plus fidèle que nos mémoires ...

Déposer la valise et courir à mon but: Cluny.

L'abbaye-musée ouvre ses entrailles, on peut visiter.

Les termes romains. Salle chaude, salle froide, Dame à la licorne.

Qu'est-ce que je cherche? Je veux savoir pourquoi on a incendié la bibliothèque d'Alexandrie, celle de Grenade, celle d'Alger.

Je veux savoir comment on vivait la-bàs ailleurs dans l'espace et dans le temps.

L'an 415 à Alexandrie. La ville et le port ont été fondés en 331 avant Jésus-Christ. Elle est célèbre dans toute l'antiquité pour son phare. Considéré comme l'une des sept merveilles du monde, le phare était haut de 400 pieds. Marbre blanc. Tour carrée. Galeries étagées. Gracieuses colonades.

Au sommet, un miroir qui réfléchissait les vaisseaux avant que l'oeil

puisse les voir à l'horizon.

Le phare a été remplacé par le palais et la mosquée bâtis par Selim en 1518.

Alexandrie. Boeuf, serpent, hibou, scarabée des hiéroglyphes et les obélisques, "les aiguilles" que Cléopâtre aurait fait transporter là.

Une femme, célèbre pour sa beauté et son éloquence, en toge blanche, penchée sur les manuscrits des rois de Thèbes. Elle est néoplatonicienne, a étudié en Grèce et enseigne physique et mathématique.

Adulée, attirant les foules des chrétiens et des païens, on la traite de mère, de soeur, de grande prêtresse ...

Jusqu'au jour où Cyrille qui essaie de convertir tout le monde se voit supplanté par la "païenne". Il en conçoit tant de dépit qu'il décide de la faire mettre à mort.

Autour d'elle, on murmure, parle de sorcellerie ...

Peut-être s'est-elle mêlée de politique et voilà que la foule excitée par les moines la jette en bas de son char.

Lapidation.

Incendie de la bibliothèque ...

L'Histoire fait quelques pas en arrière.

L'histoire des femmes connaîtra-t-elle d'autres savantes?

Dans combien de temps et pour combien de temps?

Où sont les femmes exemplaires, les mères spirituelles, les héroïnes?

Où sont Aïcha l'éloquente, Fatima la révoltée?

A quelles sources abreuver les racines des nouvelles générations?

Après une éternité d'errances et de folies, je veux un territoire, un espace où je pourrais me situer, grain de sable dans le désert qui cherche ses plages ...

Je veux une identité, une mémoire. Je veux ramasser les morceaux de ce puzzle qui me sert de personnalité.

Je suis fatiguée, fâchée, en crise.

Je veux me trouver ou me retrouver.

Le musée. Des gens attendent.

Des livres sur un comptoir. Les riches heures du Duc de Berri.

J'adore les beaux livres, les enluminures. J'aime le luxe de la pensée qui fait tracer à l'encre et à l'or des signes qui font dialoguer les âmes ...

Dans une vitrine, un petit soulier de cuir tréssé, noirci, il a été retrouvé dans les ruines. J'essaie d'imaginer le pied de l'élégante qui l'a porté au

Moyen-Age.

– Ils m'ont appelée Kahéna ...

Une voix de femme. Je me retourne. Personne.

La voix encore:

– Je suis chef de guerre. J'ai incendié la ville ...

Je mets mes hallucinations auditives sur le compte du décalage horaire et m'apprête à rentrer bien sagement à la maison.

Dans l'autobus, comme si on était dans une quelconque cité méditerranéenne, la conversation s'amorce sur les nouvelles habitudes tellement plus turbulentes des conducteurs d'autobus.

Une dame, jupe en poil de chameau, veste de chamois et foulard Hermès aquiesce.

La conversation glisse sur la terrible situation des jeunes, leur desarroi, le suicide et l'horreur des parents qui perdent un enfant.

La dame au foulard Hermès étouffe un sanglot et descend précipitamment à la station suivante.

Pendant qu'elle était assise à côté de moi, je me disais un peu bêtement et si la Kahéna avait eu ce visage-là?

Arrête droite du nez, narines ouvertes mais surtout grand front et peau basanée.

Elle portait au poignet droit une série de bracelets avec, en guise de pendentif, une petite main d'or.

Ce talisman que l'on voit partout en Algérie, la main ouverte qui veut dire à la fois, «ami- bienvenue et envieux-ferme les yeux».

La Kahéna combattait les Arabes au VIII<sup>ème</sup> siècle, elle marchait à la tête des tribus commandées par ses fils, elle défendait les montagnes bleues de l'Aurès, et Timgad, Djemila, Tipaza, Césaré.

Son pays avait subi le déclin de l'empire Romain et l'invasion des Vandales et l'occupation Bizantine, elle devait pester contre l'habile Kocella qui négociait maintenant avec le Calife Arabe.

Orpheline et veuve, elle s'était imposée aux hommes par son sens de la stratégie, sa fierté et son courage.

Acculée à la défaite, elle fera incendier Timgad.

J'ai vu Timgad, les termes, les mosaïques, la ville me semblait plus grande que Rome, il est vrai que j'étais jeune à cette époque-là.

Personne ne parlait de la Kahéna, mais tout le monde savait qu'une

femme étrange venait hanter les cours d'eau et les sources la nuit venue. De Khenchela à El Oued, on ne parlait que de "la mariée du ciel" qui pouvait prendre la raison de ceux qu'elle choisissait.

Est-ce en son honneur que l'on faisait des offrandes à la nature pour célébrer le printemps? Nous mangions de délicieux gateaux de semoule au beurre qu'on appelait Mbesses. Nous portions sur les tombes des coupes remplies de graines pour les oiseaux du ciel et nous accrochions aux arbres des rubans multicolores.

Les enfants s'habillaient de couleurs vives et couraient dans les champs en faisant grand tapage pour marquer le réveil de la nature.

Est-ce que la mariée du ciel, la Kahéna serait venue ravir ma raison aux portes du musée de Cluny à Paris, si loin de notre pays?

Est-ce que j'y pense parceque mon pays d'origine va mal?

Je ne m'en suis jamais vraiment détachée, c'est le lieu de mes rêves et mon enfance.

Ce fut le lieu de toutes les détresses et tous les espoirs et voilà que son avenir se fait menaçant.

Une belle jeunesse recrutée de désespoir est en train de sombrer dans l'intégrisme, et que des frères de sang s'entretuent.

Nous sommes devenus ennemis de nous-même, nous ne nous reconnaissons plus.

Pourquoi est-ce que des femmes, parmi les plus évoluées de ce bassin méditerranéen que l'on dit patriarcal accepteraient-elles des coutumes qui ne sont pas les leurs?

Ni ma mère, ni ma grand'mère n'ont porté le Tchador. Elles avaient l'élégance d'obéir à la coutume en drapant sur leur tête et leurs épaules des fichus lilas ou coquelicot qui étaient un enchantement pour l'oeil dans les grands paysages de terre blonde à la campagne.

En ville, à cause des occupants du passé, elles s'étaient résigné au long haik immaculé dans la majeure partie du pays et à la "Melaya" noire dans le Constantinois en signe de deuil pour une défaite dont tout le monde a oublié le nom.

Que nous est-il arrivé? ou plutôt qu'est-il arrivé?

J'étais si loin, occupée à tant de choses, je ne m'intéressais à l'Algérie que comme à un territoire intime, personnel et voilà que d'autres en revendiquaient en toute légitimité la propriété, la paternité.

Personne ne niera jamais que la Kahéna ait réellement existé. Femme et mère, elle a tenu tête aux armées étrangères.

Je l'imagine droite comme les Africaines qui portent les charges sur la tête, robuste et fine comme les habitants des montagnes ...

A force de l'imaginer j'entends sa voix: sourde et lointaine et vois son regard: de la marcassite, du métal en fusion.

Pour ma sécurité, je devrais modifier le cours de mes pensées.

Une nouvelle inquisition se lève à l'horizon.

Ce n'est pas par hasard; la centième croisade a cours depuis longtemps, il y a des peines qui n'ont pas de fin.

Mon pays mille fois envahi s'invente sa propre oppression pour faire bonne mesure. Et des femmes broyées n'en finissent plus de patienter.

Je n'ai jamais pensé que les autres femmes étaient plus libres ou que nous devions imiter quique ce soit.

Non, si nous avons un tel goût de liberté, c'est la faute de ce pays la-bàs entre le désert et la méditerranée qui invite au bonheur à la sensualité, la nudité, la fête et les noces galantes avec les paysages et la mer.

Tout y transpire l'amour et la gravité de vivre tout y ressemble au deuil joyeux du temps qui passe, tout pousse à exister le plus intensément possible à jouir le plus fort possible du bleu de la nuit cloutée d'étoiles, de la fraîcheur des bois qui nient le soleil, de la lumière de l'aube et du soir qui déchire et ensanglante les nuages.

Pays de fous, pays à rendre fous.

Pays de passion et de déraisons, nous voilà prêts à l'étrangler sous une étreinte encore plus violente. Nous voilà prêts à l'incendier comme Timgad sous les torches des guerriers de la Kahéna.

Que n'avons-nous connu les ciels bas et les nuages du Nord, et les saisons de froidure et les respirations de glace que n'avons-nous connu les morsures de la nature par trente sous zéro en janvier ...

Peut-être serions-nous moins gatés, moins affolés par tout ce qui nous est donné et enragés pour tout ce qui nous a été volé.

Le pays de la nature opulente est devenu le pays de la rigueur sociale et politique. Dissonance.

Je tournais autour du musée Cluny sans oser y entrer, mes pensées étaient ailleurs.

Je sursautais en sentant une main se poser sur mon épaule.

J'eus du mal à reconnaître Khadidja. Tant d'années avaient passé depuis notre enfance à Batna.

Khadidja était ma meilleure ennemie, c'est à dire que nous étions des amies qui se battent souvent, pour une poupée, pour un mot malheureux, une insulte.

C'était elle la plus jeune, mais elle gagnait toujours, j'étais chétive et faible, la colère me paralysait, j'étais meilleure en injures et en discours virulents qu'en batailles physiques ... De plus, j'étais handicapée par une chevelure extraordinairement longue et mes nattes étaient un piège, qui entre les mains des autres m'enchaînait et m'enflammait la tête.

Nous tombâmes dans les bras l'une de l'autre, comme des soeurs qui se retrouvent après une longue séparation.

Petit café.

Nous parlons en même temps, nous nous interrompons, nous voulons tout savoir l'une de l'autre.

– Qu'est-ce que tu fais?

– J'écris pour fixer le temps. Tentative désespérée ... Répondis-je spontanément et toi?

Le visage de Khadidja s'assombrit.

– J'enseigne pour faire vivre ma fille ...

Elle avait eu cette enfant hors mariage, ce qui la condamnait à l'exil et à la vindicte de tous les hommes de sa famille. Mais elle avait une belle assurance, cette assurance des gens qui arborent ostensiblement leur liberté si chèrement acquise.

Je suis sûre que, comme moi, elle avait en tête, les champs de coquelicots et leurs vagues écarlates sous le vent, nous y courions comme des folles en poussant des "cris d'indiens" ou cette source naturellement chaude où nous allions nous baigner avec les garçons.

Temps d'innocence et temps de joie ... Nos seuls problèmes nous venaient de nos parents et professeurs qui cherchaient à discipliner les petits "sauvages" que nous étions ...

Que de rêves ... Khadidja voulait devenir chanteuse avec sa voix superbe et son visage fin et aussi, bien sûr Moudjahida, c'est à dire révolutionnaire.

Quand à moi, je passais des heures à la barre pour me faire des muscles d'acier afin de devenir danseuse étoile. Et j'auscultais les chiens et les chats parceque je voulais devenir médecin pour suivre les nomades à travers le Sahara.

– La guerre nous a marquées dit-elle après un silence. Notre génération est fichue ...

– Tous ces beaux rêves ... repris-je sans oser en dire trop. Quand on ne sait pas où les gens se situent, il vaut mieux écouter, j'avais peur de briser la magie de la rencontre.

– On est fichues, répétait-elle. Pour les femmes c'est à refaire. Comme à l'école, tu te souviens: "zéro, à refaire."

Éclat de rire.

On se raconte nos bons coups: des punitions copiées grâce à du papier carbone et des "Je ne parlerai plus en classe" copiés des centaines de fois, en s'y mettant à plusieurs et en imitant les écritures.

– On n'est plus des colonisés dit Khadidja en guise de consolation. Mais qu'est-ce qu'on est devenus?

– Tu te souviens de Timgad?

On se raconte les colonnades, le portrait du bonhomme en mosaïque qui nous terrorisait parce que son regard nous suivait partout et les grands voiles que nous mettions pour marcher dans les ruines comme des princesses du temps jadis.

Nous avons même inventé la langue "d'avant les Romains" qui nous permettait de communiquer sans êtres comprises des fantômes.

– Est-ce que c'est vrai que c'est la Kahéna qui a incendié la ville?  
Khadidja me regarda narquoise:

– Tu rêves toujours ... Qui s'intéresse à ça? Le pays est au bord de la catastrophe et tu te demande qui a brûlé Timgad!

On a soixante pour cent de jeunes qui ont moins de vingt ans. Quand est-ce que tu penses qu'on pourra décoller du tiers-monde? On est à la veille d'un affrontement Nord-Sud, tu habites au Nord, moi au Sud et tu parles d'Histoire? Dans quelques jours, je rentres à Alger et tu devrais m'accompagner, ça te remettra les idées en place ... Il y a des femmes qui appellent dans le désert ... Tu sais ça?

– Je sais, qu'est-ce qu'on peut faire? dis-je, désarçonnée.  
Elle reprit avec fougue:

– Et les gens du Nord qui viennent nous dire quoi faire ... Comme s'il n'y avait pas la-bàs, hystérectomies abusives, psychiatrisation et violence familiale ...

Je répétais bêtement:

– Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Au lieu de répondre, Khadidja se pencha vers moi et se mit à fredonner une de nos chansons préférées quand nous étions enfants:

Elle racontait le chant libérateur qui s'est élevé de nos montagnes et l'amour de l'Algérie.

Puis:

– Tu te souviens quand on attrapait des sauterelles, on leur cassait les grandes pattes arrières pour les empêcher de sauter, puis on les attachait avec du fil à des boîtes d'allumettes et on les faisait marcher sur le sable ... et puis, on retournait des coquelicots de façon à leur dénuder le coeur, ce qui les faisait ressembler à de petits personnages dont les corolles étaient des robes fragiles. On les installait dans nos boîtes d'allumettes et ça faisait de jolies poupées minuscules qui occupaient et conduisaient nos caravanes en route vers le far-west ...

Je me souvenais ...

On avait la cruauté des enfants et nos rêves étaient sous l'influence des Américains qui avaient occupé l'Afrique du Nord pendant la seconde guerre mondiale.

... Sous influence communiste aussi. La preuve: les instituteurs français qui, à l'école parlaient de la lutte des classes.

Nous ne savions pas à ce moment-là que nous assistions à l'ébauche des luttes qui devaient déchirer nos destins.

– Je me souviens répliquais-je tristement.

Comme pour changer l'atmosphère Khadidja reprit tout doucement, sa chanson:

– De nos montagnes s'est élevé le chant des partisans ...

Je l'écoutais avec plaisir et lui pris la main:

– Imagine, si elle revenait ...

Khadidja me regarda étonnée:

– Qui?

– Bien, la Kahéna.

Elle rit, j'admirais l'éclat de ses dents saines et bien alignées.

– Tu es folle? Qui pense à notre Histoire aujourd'hui? On efface régulièrement notre mémoire pour mieux préparer le lit des envahisseurs ...

– Tu es d'accord avec moi? L'Algérie a été Berbère, Romaine, Byzantine, Arabe, Turque et ...

– Qu'est-ce que tu veux prouver avec ça?

– Me souvenir ... Me connaître ... Rêver des royaumes de Volubilis, d'Oranie, l'Ouarsenis, le Hodna, l'Aurès, le Nementcha, Capsus ... De si jolis noms ... Volubilis ...

Et puis l'arabe Hassan qui bataille à Benzert et marche avec ses troupes sur les Aurès, où l'attendent les montagnards berbères dirigés par la Kahéna avec ses fils et des groupes de Byzantins.

Hassan est vaincu dans la région de Tebessa. Il revient à la charge et la Kahéna est battue en 689. Peut être en 679 à cette distance-là, dix ans de différence ... Un point sur une page blanche ... Ensuite avec Moussa ben Noussayr nous sommes devenus Arabo-musulmans et avons contribué à édifier Grenade et l'Andalousie ...

Une certaine Algérie disparaissait pendant que naissait l'Andalousie qui fera de l'Espagne un royaume Arabo-musulman pendant sept siècles. Et puis nous avons reçu les réfugiés juifs et les victimes de l'Inquisition ... Khadidja me regardait comme si j'étais devenue étrangère.

– Tu vas écrire ça ... Les intégristes dit-elle.

– Une turbulence de l'histoire répliquais-je comme pour me rassurer.

– Raconte-moi Montréal, comment tu es arrivée la-bàs.

Je raconte: mes reportages en Allemagne, en Espagne, en Afrique noire où j'ai cru me trouver des racines.

Puis, un 31 décembre ... Six heures d'avion.

Aterrissage. Je suis attendue. Ils ont un accent. Je ne sais pas encore écouter. Je suis bléssée, je pense à l'Algérie en regardant Montréal-la nouvelle, la ville grise et blanche.

Une autre planète. Je vis l'enfer du déracinement.

Trois mois plus tard ... Fausse-couche.

J'expérimente la mort, le tunnel noir, la sensation de bien-être, la tentation de se laisser aller, puis je pense à la peine de mes jeunes enfants. Je n'ai pas le droit de les abandonner tous seuls dans ce pays si neuf, si étrange ... Je m'accroche, je me bats.

On me fait une transfusion, je reçois du sang de ce pays, quelqu'un d'ici, que je ne connaîtrai jamais, a donné son sang et cela va sauver ma vie. Toutes les douleurs du monde. La reconnaissance aussi.

La femme qui partage ma chambre me pose des débarbouillettes humides sur le front.

Je ne comprends pas ce qu'elle dit. Nous ne nous comprenons pas, parfois, je crois que c'est ma mère.

Elle dit: "c'est une souffrance de femme" ... Dix ans plus tard, je suis toujours à Montréal ...

Le printemps. Je me promène, le coeur battant, le long des jardins de Notre-Dame de Grâce. Il y a des jardiniers Italiens, mais surtout des fleurs et l'odeur de la terre comme en Algérie. Je suis pleine d'énergie. Je fais de la télé. J'ai l'impression que, de temps en temps, ils oublient que je ne suis pas de la "famille", que je suis étrangère. Ils ne me laissent pas faire ce que je veux. Je pense que c'est normal. Je fais tout ce que je peux pour faire partie de la "gang" j'endosse les engagements politiques et les luttes syndicales, je participe au combat féministe. J'en fais trop.

Divorce. Je me retrouve comme une criminelle devant un juge avec des avocats et des curieux, j'essaie de me taire. Je voudrais crier, il faut trouver le moyen de déchirer la vie de mes enfants sans leur faire mal. Échec. Bientôt je n'aurais plus trente ans, je serais trop vieille pour faire de la télé. Trouver du travail ... Du travail ... Le travail, c'est la chose la plus précieuse que les gens se donnent entre eux. On fait travailler ceux que l'on connaît d'abord. Les autres, c'est pour le bénévolat.

Exploitation disent les syndicats. Travail précaire disent les féministes et les groupes minoritaires. Nous sommes dans une démocratie où tout est permis.

Seul l'octroi du travail est chichement mesuré. Diplômes ... Y a-t-il des révolutions qui donnent des diplômes? Contacts, Relations, vieilles amitiés.

Je n'ai que de jeunes amitiés. Née ailleurs, élevée ailleurs, je suis arrivée à Montréal, âgée de vingt ans, prête à produire, comme une usine "clés en main."

Nous éclatons de rire, Khadidja et moi, nous faisons des blagues d'immigrés, nous nous moquons des autres et de nous-même.

– Le monde est un vaste bordel dit Khadidja.

Sans que je comprenne le sens de cette affirmation ...

On se dispute en riant pour payer la note au café ...

Je ne sais comment nous nous sommes retrouvées dans un petit appartement de Passy.

Nous avons trop de choses à nous dire, trop de larmes et de rires à partager ...

Dans l'appartement, il y a Kheira qui fait divinement la cuisine. Et qui, pour l'heure, voilée d'un drap blanc termine sa prière. Nous gardons le plus grand silence, par respect et nous sentons coupables de ne pas en faire autant. Vient d'arriver Nahéma que nous écouterons religieusement parcequ'elle lit notre avenir dans les cartes. Puis, Anissa qui termine ses études en médecine et subit le récit de nos petits bobos qu'elle console avec la générosité des novices. Il y a aussi Latéfa qui veut regarder des cassettes vidéos et nous invite à danser le baladi en chantant les langoureuses méloppées d'Algérie.

Elles ont adopté le déhanchement oriental, j'ai quand à moi fait un mélange du piétinement saccadé des paysannes Algériennes et des mouvements aigus des danses occidentales ...

Nous finissons essouffées autour de la petite table basse.

– Je bois à la gloire du printemps dis-je en levant mon verre de thé. Et je poursuis:

– A l'inconnue!

Khadidja me réplique pour montrer qu'elle a bien compris:

– Oui, à l'inconnue qui, comme dans les problèmes d'algèbre reste mystérieuse et fait toute la différence!

- A la dictature militaire reprend Khadidja.
  - A notre pays qui a payé le prix de la mort et du sang
  - Au nom de la liberté et la dignité ...
  - A notre pays qui subit les deys, les généraux, les colons, les patrons, les juges et les ratons laveurs ...
  - Aux antennes paraboliques!
  - A la télévision qui nous montre les coeurs et les culs!
  - Aux dinosaures qui lapident!
  - Je suis marilyn
  - Et moi, le juge et l'assassin!
  - Arrêtez, je n'en peux plus dit Nahéma qui se tient les côtes. Notre fou-rire tourne aux larmes, nous avons envie de crier, de pleurer, de clamer notre révolte ...
- Nous rions et pleurons en même temps. Nos sentiments sont confus.

Doucement, la voix de Khadidja s'élève, nous lui répondons en coeur, c'est un chant ancien que nous modifions selon nos états d'âme:

– Mère ô ma mère dis-moi qui je suis ...

Dis-moi pourquoi mon coeur et mon corps sont exilés de mon pays.

Mère ô ma douce mère, près de toi j'ai appris à filer et attendre mon bien aimé.

ô ma mère tu ne t'es pas révoltée et j'ai tout à faire,

Le sol se dérobe sous mes pieds.

Mère, ma douce mère je n'ai plus de larmes pour pleurer.

Une nuit de folies, de confidences, de discussions, nous finissons, au petit matin par nous endormir dans le désordre, sur les tapis, le lit de la chambre et même, pour la plus jeune, le fond de la baignoire tapissé de

couvertures.

Au réveil, je lance:

– Un crème?

C'est une de mes obsessions, le petit café crème à Paris, avec la tartine beurrée, c'est comme la madeleine de Proust, le beurre qui fond sous le palais, c'est comme la liberté qui se savoure en douceur. Divine jouissance ...

Bien sûr, je radote encore avec la Kahéna, mais elles ne veulent rien savoir.

Chanter, danser quand le temps se fait lourd. Refuser la morosité. Elles ont connu, elles trente ans de dictature, ce qui n'est pas mon cas. Nous n'avons pas envie d'évaluer nos différences, nous nous sommes simplement retrouvées dans une langue commune:

– Hieh me dit Latéfa, tu as gardé l'accent régional!

En effet quand j'étais jeune, les communications étant ce qu'elles étaient, nous avions des accents régionaux. Aujourd'hui, la radio et la télé on donné à tout le monde un petit côté "arabe classique" qui me semble-t-il enlève du piquant et de l'humour à la langue traditionnelle.

Nous avons aussi les mêmes goûts en ce qui concerne les côtelettes d'agneau au thym et à l'ail. La salade colorée; piment, concombres et tomates et surtout cette soupe si ancienne que nous appelons Harira et qui consiste à rôtir des cubes d'agneau avant d'y ajouter coriandre, carvi et tout ce que l'on veut de légumes frais ou secs. Puis enfin les gâteaux de semoules dattes amandes et miel accompagnées de café à la vanille ou de thé à la menthe.

Nous quittons le groupe et continuons, Khadidja et moi, à évoquer le passé, il y a longtemps que nous marchons. Île de la Cité, les quais, la Seine qui roule une eau grise et me fait penser à l'immensité du Saint-Laurent, aux gros blocs de glace, à la bêtise qui nous a fait exiler le fleuve hors de la ville, Montréal lui tourne le dos au lieu de l'entourer de parcs et de résidences qui donnerait aux citoyens le bonheur de cotoyer la splendeur et la majesté de la nature. Je voudrais être à la fois à Montréal à Alger et ici, je suis écartelée par la géographie, mes paysages émotifs sont trop distants les uns des autres.

Je raconte Montréal à Khadidja.

– Tu viendras me voir la-bàs, lui dis-je autoritaire. Il y a trente ans que j'y habite. J'y reste pour toujours. Je ne me vois pas ailleurs. Il y a près de chez moi un petit parc où les mouettes viennent faire du tapage. Elles ne

vont jamais dans les arbres, je me demande pourquoi.

Il y a de vieux Québécois qui nourrissent les oiseaux et des vieux Chinois qui font du tai chi au lever du jour. Il y a aussi des asiatiques qui sentent le cari et des Africains qui font danser les couleurs en été.

Il y a aussi plein de gens que j'aime même si je me dispute avec eux, comme nous nous disputions autrefois ...

Écris-moi, il ne faut plus se perdre de vue ...

Il faut se quitter, on se donne rendez-vous, se promet de ne plus se perdre de vue.

Autobus. Je la vois traverser la rue Boulevard Saint-Germain, puis, comme dans les films ...

Une auto. Le choc. Les gens qui courent. Je crie. Descends à l'arrêt suivant, la foule est là, je m'approche, rien ... Un drap qu'on engouffre dans l'ambulance.

Je tremble, je cours en trébuchant, je crie : "Khadija !" Des gens me regardent, m'empêchent d'avancer.

Elle est là, elle aussi, elle court vers moi nous tombons dans les bras l'une de l'autre en pleurant.

Nous crions presque. Nous avons cru ... Elle et moi, nous avons cru que c'en était fini de notre amitié.

Elle me prend le bras et me dit d'une voix chevrotante:

– Un crème.

On rit nerveusement, on se dirige rapidement vers un café et fredonnons une complainte de notre enfance.